

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 28

Artikel: Le sac aux surprises
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209679>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

riens de la combattre de toutes ses forces lorsqu'elle atteint un de ses semblables. J'ai le droit de pardonner lorsqu'on m'insulte, j'ai l'obligation d'intervenir lorsqu'on outrage un faible ou qu'on accuse un innocent.

Or, notre petit pays, la Suisse, est précisément exposée à subir, à un moment donné, la loi du plus fort. Sans envies et sans haines, elle ne demande qu'à vivre en bonne harmonie avec ses puissants voisins. Mais qui donc nous garantit qu'on ne cherchera pas un jour à abuser de sa faiblesse pour la violenter et démembrer son territoire? Et si jamais ce cas se présentait, nous laisserions le meurtrier s'accomplir, nous assisterions, impassibles, à son égorgement, sans une protestation, sans un geste pour écarter le poignard. Cette perspective, vois-tu, me donne des nausées, et je dis qu'une attitude semblable serait plus que de la lâcheté: un véritable crime!

Libre à toi de ne pas intervenir quand on assassine. Libre à toi de dire, au moment où tu verras tes camarades voler à la frontière: « Cette patrie où je suis né, où j'ai grandi, où j'ai aimé, où j'ai souffert, à laquelle me rattachent tant de souvenirs, qui la première alluma dans la nuit de la servitude le flambeau de la liberté, cette patrie, je ne la connais plus. Qu'on la violente, qu'on la meurtrisse, qu'on l'étrangle, cela m'est égal. Je suis citoyen du monde! Ma patrie à moi est là où je bois, là où je mange, là où je gagne de l'argent. » Libre à toi de tenir ce langage, de mettre à l'abri ta précieuse personne quand les autres exposeront leurs poitrines aux balles ennemies. Pour moi, je sais bien que le jour où l'étranger mettrait le pied sur notre territoire et ferait sonner ses éperons sur le seuil de notre petite demeure, les fusils partiraient tout seuls. Ah! certes, il y aurait du sang versé, sans doute, mais ce dont je suis certain, c'est que ce ne serait pas à nous qu'il en serait demandé compte!

Il avait achevé. Alors, comme il me regardait, cherchant à pénétrer dans mon âme, je sentis soudain s'écrouler mon beau rêve de tendresses. Quoi! c'était donc folie que de vouloir être bon. L'Eglise, mon fusil, ma raison s'accordaient pour me démontrer la nécessité de la lutte meurtrière. Ne pas tuer était dans certains cas plus abominable encore que de donner la mort. Quelle sombre fatalité nous poussait ainsi à nous dévorer les uns les autres? Il fallait donc du sang pour féconder la terre?

Je ne comprenais plus; mon cerveau s'égarait. Dans le désarroi de mes idées, je me raccrochai à la seule vérité tangible qui surnageait dans le naufrage: mon fusil. Je le ramassai et doucement, avec précautions, je le suspendis à sa place habituelle, au-dessus de mon lit. Ah! certes, il ne se tourmentait pas, mon vieux camarade, n'allait pas chercher midi à quatorze heures. Remplir bravement, loyalement, son devoir de fusil, satisfaisait aux besoins de son intelligence et le rendait heureux. Il possédait le secret du bonheur.

Nous avons repris nos habitudes de bonne camaraderie. Quand il me voit triste et soucieux, il me reconforte d'une de ces gaies réparties qu'au bataillon, entre camarades, on se lance pour ranimer les courages. Le soir venu, au moment de souffler la « camoufle », il me dit, comme autrefois:

— Bonne nuit, vieux, bonne nuit!

Et sous sa protection, je m'endors paisiblement. Ne sais-je pas qu'il ne mettra jamais sa force qu'au service du bon droit? M.-E. T.

FIN

Suisse et Léman. — Personne, aujourd'hui, ne peut s'excuser d'ignorer son pays. Mais une bonne carte, simple, claire, précise, où l'œil trouve d'em-

blée ce qu'il cherche, n'en est pas moins indispensable à chacun. M. Léon Martinet, éditeur, à Lausanne, a satisfait pleinement à cette nécessité, par sa *carte de la Suisse (Stella)*, gravée et imprimée à la lithographie Dénéreaz-Spengler.

M. Martinet n'a pas été moins bien inspiré en éditant, en un album d'exécution irréprochable et qui a pour titre *Autour du Léman*, toute une série de vues inédites de M. Robert-E. Chapallaz. Ces vues, prises par un artiste, des différents aspects de notre lac et de ses villes et villages riverains, justifient une fois de plus l'admiration des poètes, des écrivains, des artistes, de tous ceux, enfin, qui le connaissent, pour le Léman, dont Voltaire a dit, justement: « Mon lac est le premier! »

LE SAC AUX SURPRISES

Nous sommes en pleine saison de villégiatures et d'excursions. Vrai, le temps n'y est pas des plus propices, cette année-ci, en cela très semblable à l'an dernier. Mais, qu'importe. Lorsqu'à l'horloge des mois a sonné la septième heure — celle de juillet, celle des vacances — personne ne tient plus en place. On dit adieu à son chez soi, tout hospitalier, tout confortable, tout séduisant soit-il. On boucle sa valise. On s'exile.

Cet exode annuel a bien des raisons. La bonne n'est pas la plus commune — c'est du reste ainsi fort souvent.

Les uns prennent la clef des champs — dans le sens propre du mot — les autres vont à la montagne. Ici, les uns et les autres n'indiquent que les privilégiés qui ont le loisir et les moyens de s'accorder ces légitimes infidélités au travail. Les plus nombreux vivent encore l'été comme l'hiver, c'est-à-dire rivés à leur quotidienne tâche.

Les villégiatures, qu'on y transporte ses pénates, par raison d'aise ou d'économie, ou qu'on prenne asile à l'hôtel, fourmillent de petits inconvénients. On en pâtit fort; mais il est convenu de ne pas s'en plaindre. En revanche, on se basane le teint, on mange comme des loups, on dort comme des loirs — en « profondeur » sinon en durée — on se grise d'air, tous les jours, et de soleil, quand il luit; on fainéantise pour se donner l'illusion du repos complet. Il se peut que tout cela fasse quelque bien. En tout cas, ça ne peut pas faire de mal. En demander plus, serait se montrer bien exigeant.

Mais à côté des « villégiaturistes », il y a les excursionnistes. Ce sont les plus nombreux: affaire de goût; affaire aussi de loisir et d'économie.

Le complément obligé du bon excursionniste, son compagnon inséparable, c'est son sac. Préparer son sac est, pour l'excursionniste, le prélude, presque la moitié du plaisir qu'il se promet. Un tout-y-va, que ce sac, où voisinent, dans une promiscuité des plus démocratiques, sinon des plus appétissantes, les effets de rechange et les victuailles. C'est à la fois le cellier, le garde-manger, l'armoire au linge et la décharge.

Un excursionniste qui se respecte a toujours un sac très bourré; il y met le nécessaire et le superflu. Mais, pour lui, tout ce qu'il a sur le dos est « l'indispensable ».

Et avec tout ce fourniment, il croit vivre la vie primitive. Les voyageurs qui s'en vont explorer les rares contrées encore inconnues de notre planète ne doivent pas être mieux munis. L'excursionniste a, comme eux, la persuasion de s'en aller dans le désert. Les hôtels, même les auberges ou chalets hospitaliers où il pourrait trouver bon souper et bon gîte, ne sont point sur sa carte. Foin de tout cela! Il ne mange que de sa cuisine. Et l'industrie « comestible », si l'on peut ainsi la nommer, l'encourage dans cette voie. Elle a créé, à son intention, mille combinaisons des plus ingénieuses et soignant de nature à faire pâlir le chef le plus réputé. Il n'est mets le plus raffiné, figurant sur la table des grands du monde, que ne puisse aussi

inscrire dans son menu l'intrépide excursionniste. Il s'en vante, du reste; et cette faiblesse, si c'en est une, s'excuse par l'opinion commune qu'il faut vivre pour manger.

Une fois donc que l'excursionniste a franchi un certain nombre de kilomètres, en plaine, ou gravi, en montagne, avec plus ou moins d'efforts et de peine, quelques centaines de mètres, quand son estomac réclame ses droits, il lui faut alors choisir un endroit propre au campement. Cet endroit doit être aussi plat que possible; pas trop exposé au vent, de quelque côté qu'il souffle; pas trop humide; pas trop pierreux et à proximité d'une source, d'un torrent ou, à défaut de cela, de quelque amas de neige oublié du soleil. Toutes ces conditions réunies ne se trouvent pas aisément. Il faut chercher; aller à droite, aller à gauche, monter encore ou redescendre et, le plus souvent, finir par se contenter d'un à-peu-près.

Alors, on ouvre les sacs, on en sort les ustensiles d'aluminium, dans lesquels on va cuire la soupe « en cubes » et les autres mets « en boîtes ».

Car le menu est complet. Pourquoi se priver de toutes les raffineries de la table, quand l'ingéniosité des négociants nous permet, « à la minute », soupe, hors-d'œuvre, deux ou trois plats de résistance, chauds, s'il vous plaît, et avec sauce, dessert à la glace, etc., etc. ?

L'eau n'en vient-elle pas à la bouche!

Maintenant, il serait vraiment puéril de s'arrêter aux menus incidents de l'opération culinaire. La lampe à esprit-de-vin s'est renversée dans le sac, imprégnant tout le contenu de celui-ci. Ou bien l'esprit-de-vin ne veut pas brûler. Il faut aller chercher du bois. S'il a plu les jours précédents, impossible de trouver du bois sec. Il charbonne et le vent vous chasse la fumée dans les yeux. Et les mets ne se cuisent point. Force est d'attendre et de calmer avec du pain sec les impatiences de l'estomac.

Enfin, ces messieurs sont servis!

La soupe sent la fumée et les beefsteaks sont saignants à dépeiter un Anglais.

Qu'importe! on mange « chaud ».

Mais pour manger du potage et du beefsteaks, il faut des cuillers, des couteaux, des fourchettes, des assiettes. Or, le repas terminé, il s'agit, avant de les serrer dans le sac, de laver tous ces ustensiles maculés de graisse. Besogne peu alléchante, certes.

Ah! mais n'allez pas vous plaindre! Le bon excursionniste vous répliquera que vous avez tort, que c'est le progrès, que tout cela distrairait, que « ça change », que c'est très « rigolo ». Oh! pour rigolo, en effet, c'est rigolo; mais à distance, quand on est rentré à la maison et qu'on se remémore tout cela en se promettant bien de ne pas récidiver.

Ou bien on vous accusera d'être un pénible, un difficile, un aristocrate, etc., etc., parce qu'à toute cette cuisine de plein vent, compliquée et souvent peu appétissante, vous eussiez préféré une simple omelette avec une salade, préparées à la minute, cette fois, par la tenancière du café le plus voisin et qui vous eût coûté, vin compris, 1 fr. 50 à 2 fr., au plus.

Bénéfice net: moins de charge à porter, moins d'embaras et de peine, pas de lavage de vaisselle, service prompt et soigné.

Le bon excursionniste vous répliquera encore que son système lui a épargné la dépense de 1 fr. 50 à 2 fr., ci-dessus; car il a coutume d'oublier qu'il dut payer tout le contenu de son sac.

Cédez, croyez-m'en; vous n'auriez quand même pas le dernier mot.

Jadis, nos pères, lorsqu'ils partaient en course, emportaient un peu de pain, quelques tranches de jambon ou de bœuf rôti, 5 ou 6 œufs durs, qu'ils mangeaient quand l'estomac leur en disait, n'importe où et sans autre condiment qu'un solide appétit, aiguisé par la marche et le grand

air. Un ou deux verres de petit blanc, rafraîchi dans le torrent, arrosaient ce rapide repas, qu'ils n'auraient pas échangé contre tous les festins du monde. Et le soir, à l'étape ou à la maison, s'ils en éprouvaient le besoin, ils complétaient ces repas froids de la journée par une assiette de bon potage ou une tasse de café au lait ou de thé. Puis ils s'endormaient satisfaits de leur course et d'eux-mêmes.

Plaignons leurs mânes!

J. M.

FABLE DE LA FONTAINE

EN PATOIS BAGNARD

M. Maurice Gabbud, correspondant du « Glossaire des patois romands », à Lourtier (Valais), veut bien nous adresser ce qui suit :

Le Renard et la Cigogne.

E fameu renâ Pecapœu on n-êredzo fornay, conyu parctot po sin ruses a tot paray trô son mètre.

La proto de dou may ay invité dama Cego-gne po venin fire fita intsyê clui. Stase clate in n-ozê bien polay se pas fi prèyé por asetà.

Son n-outo ay aprestô din on gro bouet in bou, ona bonna sopa, yô y ay prœu tsai et prœu boulyon. Pecapœu avui son gros meuro a z-u vito li de la pâ o totâdzo: ingorjâ i bon mouê et avalâ o boulyon. E comarre ay pas pye balya dou kou de son gran bet pointu, âe recontre dja o du. Pecapœu i y ay dzoya ona fâsse.

In bonna segogne qu'in n-et, noutra dama dzure de se vindzê. Atre dzo done invite compâre Pecapœu a denâ. Le drôlo arriye josto u momin da sopa que sinblâe bien bonna. Le rozô sin êtsyai dja i meuro. Troua vito bon bon ! Atin dyan din sinti o go !

E segogno ay servi din de z-ize a gran cou in forma de grosse botele. E syo fin bet passâe prœu mi e meuro de son amin se trouâe dona âtra mezora. Ozê ay dja fornay de denâ ke renâ ay onko a panthle voriya. Pecapœu qu'ire pas pye tan contin de sin k ou fraudâon dinse, se retire avui a quavoua bas, tot vargogna et in se pinsin qu'et pyê éja de trompâ de corbi que de segogne.

(1906)

Maurice GABBUD.

Bagnarderie.

Rin de frachon !

On an qu i consorts da montagne, in êtô bien contin du modzonay qu'in vouardô sê tsautain lê-on bardzê que pouay ay ay intre dize-sa et dize-vouetan, e rayteu qu ire tsardzya de martsyandâ i sarvetœu po an d'apri i de :

— No sin byin êtô contin de te se yan. Te faut no tornâ se yan que vin. No te balerin quatro êtyu et demyê.

— Vo z-in remâthlio byie. Mîn zo vo dyo que y anmaro mîn quatro êtyu franc.

Maurice GABBUD.

Traduction littéraire.

Le Renard et la Cigogne.

Le fameux renard Mange-coq (ou Croque-poulet), un roublard achevé connu partout pour ses ruses, a tout de même trouvé son maître.

Il y a environ deux mois, il avait invité dame Cigogne à venir fêter chez lui. Celle-ci, en oiseau bien poli, ne se fit pas prier pour accepter.

Son hôte avait préparé dans une grande auge en bois, une bonne soupe, où il y avait assez de viande et assez de bouillon. Mange-coq avec son gros museau, eut vite fait de dévorer le tout, engouffrer les bons morceaux et avaler le bouillon. La commère avait à peine donné deux coups de son grand bec pointu qu'elle rencontre déjà le fond (le dur, le bois). Mange-coq lui avait joué un tour.

En bonne cigogne qu'elle est, notre dame

jure de se venger. L'autre jour elle invite Mange-coq à dîner. Le drôle arrive juste au moment de la soupe qui paraissait bien bonne. Le rusé s'en poulérait déjà les babines. Trop vite mon bon ! Attends donc d'en sentir le goût.

La cigogne avait préparé (la soupe) dans des ustensiles (ou de la vaisselle) à long col rappelant la forme de grandes bouteilles. Son fin bec y passait bien, mais le museau de son ami était d'une autre mesure. L'oiseau avait déjà achevé de dîner que le renard avait encore la panse vide. Mange-coq qui n'était pas très content de ce qu'on le fraudait ainsi, se retire avec la queue baissée tout honteux et en réfléchissant qu'il est plus aisé de tromper des corbeaux que des cigognes.

Maurice GABBUD.

(Allusion à la fable Le Corbeau et le Renard. Voir *Atm. du Valais 1907*.)

Traduction.

Point de fractions !

Une année que les consorts (les propriétaires co-alpans) de la montagne avaient été satisfaits (litt. bien contents) du gardien des génissons qu'ils avaient engagé pour l'été, un berger qui pouvait avoir entre dix-sept et dix-huit ans, le recteur (procureur de l'alpage) qui était chargé d'engager le personnel pour l'année suivante lui dit :

— Nous sommes été bien contents de toi cette année. Il faut que tu reviennes avec nous l'année prochaine. Nous te donnerons quatre écus et demi. ¹

— Je vous en remercie. Mais je vous dis que j'aimerais davantage quatre écus, sans fraction.

Maurice GABBUD.

DES SPÉCIALITÉS

On ne peut aujourd'hui ouvrir un journal, sans y voir, proclamés, en grosses lettres, les mérites de quelque spécialité pharmaceutique.

Le bon public mord à l'appât. Et parfois il guérit, tant il est vrai que c'est la foi qui sauve.

« L'humanité, célébrant le culte des arts et de l'industrie, écrivait un médecin très spirituel, le Dr Barnaud, nous offre l'image d'une vaste manufacture d'horlogerie, où chaque ouvrier, suivant l'expression consacrée, travaille à ses pièces; l'un improvise exclusivement des spirales, un autre des aiguilles, etc.; ce n'est qu'au prix de cette segmentation du travail que les perfectionnements se réalisent. L'ancien adage: « qui trop embrasse, mal étirent », se confirme dans toutes les conditions sociales, et l'art d'Hippocrate, pas plus qu'un autre champ d'activité, n'échappe à cette loi, mère des spécialités.

«... Le crâne, ce *dock* des connaissances humaines, passez-moi la métaphore, n'est point assez spacieux pour les loger collectivement; c'est pourquoi, pour le savant même le plus digne de cette appellation, certaines questions resteront bon gré, mal gré, une *terra ignota*, dans laquelle il sera l'émule de Robinson Crusô. Tel qui excelle dans la science d'Archimède est absolument étranger aux détachements des muses; Salomon, qui fut le mortel le plus sensé de son temps, n'a pas inventé la poudre; Achille n'a pas eu l'idée de protéger son talon au moyen de bottes; le bon roi Dagobert, qui portait sa culotte à l'envers, n'a pas institué le suffrage universel; Zeuxis ne songea pas à ouvrir un atelier photographique pour reproduire ses peintures. Un cerveau sans lacunes est un cerveau impossible. Diviser, sinon l'étude, du moins la pratique de la médecine en plusieurs branches principales, c'était assurer ses progrès en stimulant les talents de chaque individualité à graviter autour de leur sphère de prédilection; les fruits de cette subdivision se nomment

¹ La main-d'œuvre a renchéri depuis hélas! chez nos apicoles.

spécialités. De ce principe fécond en application, dérive l'antique distinction de la médecine proprement dite, de l'obstétrique et de la chirurgie, à laquelle se rattachent les oculistes, les auristes, les dentistes, les orthopédistes, puis les sous-variétés des lithotomistes, des ovariotomistes, des ténotomistes et tant d'autres *istes* dont je vous épargne la liste.

«... Le maréchal-ferrant qui, sous le prétexte d'arracher une dent, vous emporte la moitié de la mâchoire; le rebouteur qui, avec l'intention de réduire une fracture de la jambe, vous luxe le genou; la sage-femme, sans contredit peu sage, qui en voulant piquer la veine, ouvre accidentellement l'artère, tous ces industriels font de la spécialité sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose. Comme chaque âge a ses plaisirs, il a aussi ses médecins; en effet, l'accoucheur introduit le nouveau-né au sein de la société; le vaccinateur gratifie l'enfant d'un bouclier contre la variole; le spécialiste, ami des maux secrets, délivre l'adolescent des maléfices de l'hétaïre contaminée; un Larrey panse l'adulte blessé au champ d'honneur; enfin le vérificateur des décès signe le passeport du vieillard pour l'autre monde, et parfois, le scalpel en main, la médecine poursuit jusque dans la mort l'exercice de ses attributions. Mais ce n'est pas tout; non seulement chaque âge a son docteur, mais chaque sexe, j'allais dire chaque organe, et voilà de rechef une kyrielle de spécialités, sans compter les aliénistes, les hydropathes et l'intéressante confrérie des homœopathes.

« Que les petits enfants et surtout les femmes, ces grands enfants, aient leurs médecins particuliers, je le concède; d'ailleurs à tout seigneur tout honneur; mais de quel droit le cœur, la peau, le poumon, les nerfs, aspirent-ils à ce privilège? Si chaque parcelle de notre être, et le nombre en est imposant, réclamait, à leur exemple, son ange tutélaire, l'univers finirait par ne plus être peuplé que de médecins et de malades; l'augmentation des uns impliquant toujours celle des autres, puisque d'habiles sophistes, Rousseau entre autres, ont prétendu que les localités privées de médecins, brillaient par la santé florissante de leurs habitants et *vice-versa*. Quoiqu'il en soit, nous sommes littéralement de la tête aux pieds, envahis par les spécialités.

«... Je vous demande en toute sincérité, lecteurs, de quelle utilité peut être un docteur, quand les mille et une voix de la presse nous vantent une collection intarissable de remèdes infaillibles (cela ne fait l'objet d'aucun doute), en nous informant des cas où ils conviennent, du prix, du nom des détenteurs, de la manière de s'en servir et de l'existence des contrefaçons. Un détail cependant m'étonne: incurable, semble-t-il, devrait être devenu un vain mot et, à l'instar d'impossible, être banni de la langue française, mais malheureusement il aura cours tant que la chose qu'il représente subsistera et vous m'accorderez qu'elle subsiste, en dépit des phrases sonores des prétendus sauveurs du genre humain.

«... Sachez d'ailleurs que la multiplicité des remèdes dirigés contre une maladie trahit l'impuissance de l'art; plus il y en aura, moins ils seront efficaces; par contre, s'il n'en existe qu'un, il aura de grandes chances d'être un spécifique; en thérapeutique, par conséquent, ainsi que dans les cervelles de maint philosophe, richesse équivaut à pauvreté.»

Draps de Berne et milaines magnifiques. Toilerie et toute sorte de linges pour trousseaux. Adressez-vous à **Walther Gygaz**, fabricant à **Bleichenbach**.

Rédaction: **Julien MONNET** et **Victor FAVRAT**

Lausanne. — Imprimerie **AMI FATIO & C^{ie}**.